



PAR TRISTAN GASTON-BRETON

# Londres, « capitale de l'Univers »

---

« Désormais, et jusqu'à plus ample informé, Londres n'est pas seulement la capitale d'une grande nation mais la métropole du monde. L'Exposition l'a rendue non plus seulement anglaise mais universelle. » En ce mois de mai 1851, la presse londonienne ne cache pas son orgueil et sa fierté. Le 1<sup>er</sup> mai, la Reine Victoria a inauguré l'Exposition Universelle, la première jamais organisée dans le monde. Présentée dans un immense bâtiment de verre et de métal édifié spécialement pour l'occasion - le Crystal Palace - elle réunit par moins de 14 000 exposants venus du monde entier. A cette date, cela fait un certain temps déjà que Londres est devenue un pôle majeur du commerce mondial, très précisément depuis que les Anglais, à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, ont ravi aux Hollandais la suprématie sur les mers et mis, sous la houlette de Guillaume d'Orange et de ses

conseillers Juifs et Protestants, de l'ordre dans les finances publiques. Mais les destinées de la ville - et, au-delà, de tout un pays - ont été bouleversées en 1846 par l'abrogation des lois protectionnistes sur les grains, les fameuses Corn Laws, puis, en 1849, par la suppression des Lois de Navigation qui, depuis le XVII<sup>ème</sup> siècle, réservaient aux navires anglais le commerce avec ses colonies. D'inspiration libre-échangistes, ces mesures, couplées avec les effets d'une révolution industrielle précoce, ont fait de Londres la plaque tournante du financement des activités commerciales internationales.

« Londres, extravagante immensité, désolante et magnifique accumulation de richesses », s'ex-tasie un visiteur français. Entrepôt du monde, la ville présente alors bien des contrastes. Voici d'abord le West End, le quartier



chic de Londres. On y vit au rythme de la « Saison ». Véritable « foire au mariage » pour les filles de la bonne société, consacrée aux réceptions et aux mondanités, elle s'étend de la fin avril à la fin juillet, lorsque la *gentry*, la période de la chasse à cour terminée, quitte ses domaines pour se rendre à la capitale où l'appelle les sessions du Parlement. A la suite de la grande exposition de 1851, le West End se développe rapidement, accueillant les commerces de qualité destinés à l'élite. C'est là qu'en 1861, Charles Digby Harrod crée le grand magasin qui, aujourd'hui encore, porte son nom. Travailleur, austère, habile commerçant, l'homme a fait du chemin depuis qu'il a repris - ou plus exactement racheté - l'épicerie de gros fondée par son père dans l'East End. Trois ans après son ouverture, ayant adopté les recettes déjà expérimentées à Paris par les Boucicaut - entrée libre, prix fixes et affichés, échange ou remboursement des produits ne convenant pas, recours à la publicité, organisation en rayons... - Harrod's emploie cinq salariés et réalise un chiffre d'affaires de 1000 livres par an. Trente ans plus tard, Harrod's compte 65 rayons, de l'épicerie au salon de coiffure et aux articles de mode en passant par le louage de voitures ou la mise à disposition de

gens de maisons. Le grand magasin de Brompton Road concentre alors toutes les productions de l'Angleterre, celles issues de la révolution industrielle comme celles venues du lointain empire. Une part croissante de sa clientèle est constituée des classes moyennes en plein essor, celle qui fréquente les *pubs* et les spectacles sportif et qui, le dimanche, ne dédaigne pas les promenades en bateaux-mouches...

Mais à côté de ces quartiers chics, Londres recèle une face sombre, obscure même, qu'incarne l'East End, le quartier le plus populaire de la ville. Il est le refuge de tous les sans-travail, des paysans sans terre, des Irlandais sans le sou ou des petits boutiquiers Juifs. C'est au cœur de ce quartier, à Whitechapel, qu'entre le 31 août et le 9 novembre 1888, une demi-douzaine de prostituées sont retrouvées égorgées. Jack l'Eventreur ne sera jamais identifié. Mais ces faits-divers horribles contribuent à nourrir les fantasmes et les peurs des londoniens qu'inquiète l'immensité de la ville, ses écarts de richesses et la puanteur de ses quartiers populaires. Car Londres, hors les beaux-quartiers, est une ville sale au-dessus de laquelle stagnent en permanence 70 000 tonnes de suie produites par les 18 millions



de tonnes de charbon consommées chaque année ! Abritant des milliers d'industries - à l'exception de la métallurgie lourde -, Londres subit en outre toutes les crises, offrant un terrain favorable aux idées et aux mouvements révolutionnaires. Ce n'est pas un hasard si Marx y réside plusieurs années durant et que Engels y fait de fréquents séjours.

Londres, c'est d'abord un port. S'étendant de l'embouchure de la Tamise jusqu'au Pont de Londres, doté de docks spécialisés, il reçoit les marchandises venues de l'immense empire britannique - cet empire sur lequel « le soleil ne se couche jamais ». Le véritable cœur de la ville est cependant la City, le quartier des affaires. C'est là, dans ce quadrilatère d'à peine un mille carré régi par des règles remontant au Moyen-âge - son administration est assurée par une cour des échevins portant toque de velours noirs qui ont le privilège de choisir le Lord Maire de Londres - que se concentre toute la puissance et toute la richesse de l'Angleterre. Dans ce quartier où tout le monde se connaît, véritable fourmillement de financiers, de comptables et d'hommes de Loi, entrent chaque jour près de 800 000 personnes et 72 000 voitures ! Depuis l'invention du télégraphe,

en 1837, et la pose des premiers câbles sous-marins, en 1851, la City est reliée au monde entier. C'est là que sont établies les *exchanges*, ces sociétés par actions qui assurent le fonctionnement des marchés internationaux des matières premières : le Wool Exchange pour la laine, le Corn Exchange pour les grains, le Metal Market & Exchange Company pour les métaux ou bien encore le Baltic Exchange pour le transport maritime. Ces sociétés gèrent 15% du commerce mondial et près de 30% du transport maritime. Une firme, en l'espèce, joue un rôle essentiel, la Lloyd's. Depuis qu'en 1689, Edward Lloyd a établi ses premiers formulaires dans un Coffee House proche de la Tour de Londres, la vénérable maison règne en maîtresse absolue sur le marché de l'assurance maritime.

C'est également à la City que sont établies les grandes banques d'affaires spécialisées dans le financement du commerce international et l'émission des grands emprunts étrangers. Les *merchant banks*, comme on les appelle, représentent l'aristocratie de la finance britannique. Beaucoup ont été fondées au XVIIIème siècle par des Huguenots, des Luthériens ou des Juifs fuyant les persécutions et venus de France, de Hollande, des



pays nordiques ou d'Allemagne. Tel est le cas de branche londonienne de la banque Rothschild ou de la Baring, la plus prestigieuse des banques d'investissements anglaise, fondée en 1762 par une famille originaire d'Allemagne. Tel est également le cas de banque Hambros. Elle a été établie en 1839 par Carl Joachim Hambro, le fils d'un important négociant Juif né à Copenhague. Converti au christianisme, il travaille successivement comme négociant au Havre, à Anvers, Brême et New-York avant de gagner Londres en 1832 et d'y ouvrir sa banque. Le grand négoce et ses réseaux internationaux : telles sont les clés de la reconversion réussie de Carl Joachim Hambro et, avec lui, de nombre de *merchant bankers*. Parmi ces derniers, on compte également des Américains, à l'image de George Peabody. Né dans le Massachussetts en 1795, ce financier philanthrope s'installe définitivement à Londres en 1837 où il fonde la George Peabody & Company pour le placement des grands emprunts américains destinés au financement des chemins de fer. En 1854, il s'associe avec Junius Spencer Morgan - le père de John Pierpont - et ouvre des succursales à New-York et Philadelphie. Nombreux, les descendants d'immigrés ne sont pas seuls à ré-

gner sur la haute finance anglaise. On compte également des Ecossais, enrichis par le négoce de la laine et la révolution industrielle dans le textile. A la fin du XIXème siècle ainsi, l'un des grands banquiers londonien est Robert Fleming, le fils d'un prospère commerçant de Dundee. Shipley & Co, Wilson & Wild, Brandt, Ogilvy & Gillander, Glyn, Hambro, Nathan Meyer Rothschild, Barings : dans les années 1870, ces établissements et quelques autres assurent 37% des émissions étrangères placées sur le marché de Londres. Symbole de la puissance de la City, la Bourse de Londres accueille les titres des sociétés des chemins de fer venues d'Europe, de Russie, du Canada, mais aussi d'Argentine et des Etats-Unis. Contrairement à ce que pensait Marx, la City, en dépit de son caractère hautement cosmopolite, soutien le développement international des grands groupes britanniques. C'est grâce à son argent, ainsi, que Thomas Lipton parvient à acheter les plantations de thé qui feront le succès mondial de sa marque.

Londres va dominer le commerce et la finance mondiaux jusqu'en 1914. Lorsque la Première guerre mondiale s'achève, quatre ans plus tard, la ville reste toujours l'un des



grands pôles de l'économie mondiale. Mais déjà, une nouvelle place financière a commencé d'émerger beaucoup plus à l'ouest : New-York.



**Tristan GASTON-BRETON,**  
Historien d'entreprises  
tgastonbreton@elzear.com